

L'enfant qui naquit de cette union avait à peu près deux ans, quand les voisins apprirent que Kaspar avait décidé de retourner en Allemagne, voir ses vieux parents. Naturellement, l'opinion générale fut que Kaspar ne reviendrait plus. Cependant, après son départ, Kaspar écrivit à sa femme de temps en temps et lui envoya même de l'argent, "ses parents, disait-il, étant des bourgeois aisés."

Tout à coup, les lettres cessèrent. Puis, des nouvelles parvinrent à la femme annonçant que son mari avait été arrêté pour avoir refusé de faire son service militaire, qu'il avait été condamné à six mois de prison, après quoi, il ferait les trois ans obligatoires.

Je vous laisse à imaginer le désappointement et la désolation de la pauvre femme.

Six mois plus tard, elle apprit que Kaspar ayant tenté de s'évader de son cachot, qu'ayant été repris, il avait été incarcéré plus sévèrement encore que la première fois.

La fillette avait alors quatre ans. Un soir, elle s'éveilla sur l'heure de minuit, et sortant de la chambre à coucher, elle essaya vainement d'ouvrir la porte de dehors; sa mère, que le bruit fit accourir, demanda à l'enfant la raison de cette action.

—Ne vois-tu pas, répliqua l'enfant, l'homme au dehors qui essaie d'entrer?

Puis, elle fit une description fidèle de la personne qu'elle voyait, et bien qu'elle ne pût se rappeler son père, attendu qu'elle était encore trop jeune quand il partit, la description qu'elle donna de l'individu qu'elle voyait, correspondait exactement avec son signalement.

La pauvre mère, effrayée, se mit à pleurer.

—Ne pleure donc pas, maman, repartit l'enfant, il a l'air si bon... il veut rentrer et il nous sourit...

Puis, l'enfant se prit à crier:

—Maman, maman, il a une grosse tache rouge qui recouvre tout le devant de sa chemise!

Elle avait d'abord dit que l'homme, qu'elle seule voyait, était nu-tête et qu'il ne portait ni veston, ni gilet..

L'enfant continua de le fixer at-

tentivement pendant quelques minutes encore, puis, elle ajouta:

—Il est parti, je ne le vois plus. Quel dommage, je voulais tant lui ouvrir la porte!

Elle s'en alla tranquillement se remettre au lit, où elle ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond, tandis que la pauvre mère ne put clore l'œil ni cette nuit-là, ni les autres suivantes.

Jamais plus elle ne reçut de lettres de son mari. Longtemps après, elle entendit raconter qu'un déserteur de l'armée allemande avait été fusillé. D'après ce qu'elle me dit, je n'eus aucun doute que l'infortuné Kaspar devait être le déserteur en question et que sa famille avait préféré laisser la veuve dans l'ignorance de son triste sort.

Si l'on prend en considération la différence de l'heure entre l'Allemagne et le Canada, l'apparition eut lieu sur les six heures du matin, heure à laquelle l'infortuné fut conduit à la mort. Son apparence sans veston, ni gilet, concorde avec la coutume militaire qui veut que le soldat que l'on fusille soit dépouillé de son uniforme. Sans aucun doute, à cet instant solennel, la pensée du malheureux Kaspar s'envola avec sa femme et sa fille, dans ce modeste et lointain logis où le bonheur l'attendait fidèlement. Et par des moyens au-dessus de notre pouvoir de compréhension, il apparut à l'enfant afin d'épargner à sa femme un choc et une émotion qu'elle n'aurait pu supporter.

La femme Kaspar est morte depuis une dizaine d'années; sa fille, bien mariée, est aujourd'hui une heureuse grand-mère, mais cette apparition de son enfance ne s'est jamais effacée de sa mémoire, et si vous interrogez, Lizzie, la jeune bonne qui a servi la table, tout à l'heure, vous constateriez qu'elle en a transmis les détails minutieux jusqu'à ses petits enfants.

Ma seconde expérience est celle-ci: cette fois, j'y ai joué un rôle.

Durant l'été de 1886, mon frère passait la belle saison à un endroit, près de Nicolet, appelé Bulstrode. Ce village est situé à cent milles de Montréal.

Un soir, de cette année, je revenais d'une promenade dans la rue Sainte-

Catherine, en compagnie d'un ami. Nous causions avec beaucoup d'animation et d'entrain, quand, arrivés à l'angle de l'Avenue Union, le cadran du clocher de la cathédrale anglaise sonna onze heures... J'écoutais distraitemment la musique chantante de l'heure qui passe, quand soudain, tout ce qui m'entourait et jusqu'à mon ami disparurent à mes yeux.

Je ne vis plus qu'une longue route déserte, éclairée par la lune, et, sur cette route, mon frère Arthur, traîné sur le sol rocailleux, par son cheval qui avait pris le mors aux dents...

Je ne puis affirmer que j'ai réellement vu cette scène, car, je me rendais compte que la vision était à demi mentale, à la façon des images que l'imagination réussit à se représenter comme vivantes. Cependant, je vis, de mes yeux, la route comme si elle s'étendait devant moi, tandis que le cheval, la voiture et mon frère semblaient plutôt appartenir à une illusion créée par l'esprit. Je ne trouve pas d'autres termes pour décrire la différence entre cette vue physique et si nette de la route, et cette autre, toute spéculative des acteurs de la scène. Ces manifestations extraordinaires défient, nous le savons, la puissance des mots.

Pendant quelques secondes—qui me semblèrent des heures—j'eus l'âme suffoquée par la sensation du danger que courait, à ce moment mon frère, puis, je me sentis rassuré et soulagé par l'impression que le danger était tout à fait passé.

Je crois que toute cette scène ne dura pas plus de dix secondes, car, mon ami ne sembla pas remarquer mon silence subit.

Je lui dis: "Arthur vient d'échapper à un malheur ce soir; il a été traîné, par un cheval emporté, sur un chemin désert éclairé par la lune, mais grâce à Dieu, il a réussi à maîtriser la bête, et, il s'est relevé sans blessure grave".

Mon ami me répondit fort irrévèrement: "J'espère que tu ne viens pas fou!" et, comme je n'insistai pas, il se mit à parler d'autre chose.

Je ne me rappelle pas si je sus alors tous les détails de cet inci-